

Bureau postal de dépôt : 4550 Nandrin Éditeur responsable : André Matriche / Bois de la Croix Claire, 14 / 4550 Nandrin

Numéro 148 - Automne 2019



Belgique - België
P.P.
Nandrin
9/2572



PPNa Contact
Périodique trimestriel
Agrément P912716

PPNa Contact

Bulletin de l'association sans but lucratif

"Patrimoine du Pays de Nandrin"

Rédaction : André Matriche

Mise en page : Laurent Hofinger

Secrétariat :

Bois de la Croix Claire, 14
4550 Nandrin

E-mail :

info@ppna.be

Internet :

<http://www.ppna.be>

Banque :

IBAN : BE32 0682 3184 6902
BIC : GKCCBEBB

Cotisation annuelle : 7,5 €

Conseil d'administration :

Président :

André Matriche

Vice-président :

Claude Delbrouck

Secrétaire :

Odette Lasters

Trésorier :

Laurent Hofinger

Membre :

Etienne Gérard

**Le PPNa est membre
d'Inter-Environnement Wallonie**

Sommaire

Éditorial

Les traditions.....3

Environnement général

Environnement : l'enfer,
c'est aussi les autres.....5

La nature au jardin

Le moro-sphinx6

Notre histoire locale

Souvenirs de la Deuxième Guerre mondiale
d'une Nandrinoise : Madame Odette Lamer7

Environnement général

Recyclage15

Vie de l'Association

Barbecue traditionnel du PPNa17

Découverte de la réserve naturelle

de Roncine18

Balade de l'automne19

Balade de l'été à Pair, 25 août20

Les traditions

Tradition : mot d'origine latine "traditio" qui signifie "acte de transmettre" dérivé du verbe "tradere" = faire passer à un autre.

Littre nous définit les traditions comme la "transmission d'âge en âge" de faits historiques, de doctrines religieuses, de légendes", mais aussi "tout ce que l'on sait ou pratique par tradition, c'est-à-dire une transmission de génération en génération à l'aide de la parole ou de l'exemple". Quant aux coutumes, il les définit comme "une manière ordinaire d'agir, de se comporter, de parler, etc."

Ainsi, il est de tradition dans la région liégeoise de manger des "boukètes" à la Noël. De même à Pâques est-il de tradition, en Wallonie, de cacher, dans le jardin, des œufs que chercheront avec une fébrilité joyeuse les jeunes enfants (et leurs parents).

Quelques traditions :

- jeter du riz sur les jeunes mariés à leur sortie de l'église.
- attacher des objets bruyants à la voiture des jeunes mariés, aux États-Unis.
- il y a quelques années, il était de tradition que les petites filles portent une belle robe blanche, le jour de leur communion solennelle tandis que les garçons portaient un long pantalon et un veston spécial "Eton".
- manger du poisson le vendredi.
- ôter ses chaussures avant d'entrer dans une mosquée.
- etc.

Aux traditions, on peut aussi raccrocher les superstitions. Ainsi la confiance aux oracles qu'avaient les anciens de l'antiquité qui consultaient ceux-ci avant de prendre des décisions importantes. Chez nous, le fait de jeter du sel devant la porte d'entrée de la maison devait écarter les "mauvaises personnes".

Une tradition religieuse bien ancrée chez les juifs et les musulmans est l'abattage des animaux sans les étourdir afin d'obtenir

de la nourriture casher ou halal. Cet usage, s'il a existé chez nous au cours des siècles passés, a été abandonné par respect des animaux, pour leur éviter de longues souffrances inutiles. Dans le Condroz, l'abattage du cochon était l'œuvre d'un "boucher" itinérant. Il veillait toujours à frapper l'animal en plein front à l'aide d'un marteau pointu afin qu'il soit tué avant d'être saigné tout de suite. Avec le sang récolté, la propriétaire du cochon préparait le célèbre boudin noir.

Depuis des années, dans nos abattoirs, les animaux sont étourdis avant d'être tués. C'est une tradition sur laquelle on croyait ne jamais revenir. Cet étourdissement avant l'égorgeage constitue un obstacle sérieux dans l'assimilation des émigrés musulmans dont, en particulier, les amis des animaux exigent qu'ils respectent nos traditions puisqu'ils s'installent dans notre pays. Le ministre flamand Ben Weyts a interdit l'abattage sans étourdissement préalable. Il l'avait promis à Gaia et il a tenu parole. Le ministre wallon Di Antonio après avoir atermoyé a enfin pris la même décision. Seule la Région bruxelloise n'a pas pris ses responsabilités.

Et comment réagissent les imams ? Ils conseillent à leurs fidèles de... ne pas manger du mouton à la fête de l'Aïd si l'animal a été étourdi ! Mais, ce qui a été le plus surprenant, c'est la réaction violente de la communauté juive. De plus en plus de grandes surfaces commerciales vendent de la viande halal/casher sans en avertir leurs clients. Même en faisant abstraction de la souffrance animale, est-il logique, acceptable qu'une tradition étrangère supprime une tradition indigène, résultat d'un progrès des mentalités ?

Quoi qu'il en soit, les traditions sont des habitudes, des croyances qui nous rattachent aux anciens, à nos ancêtres. Il s'en crée de nouvelles au cours des différentes générations ; néanmoins, il importe de les appliquer rationnellement, c'est-à-dire en utilisant sa raison et les connaissances actuelles afin de ne pas rester sclérosé dans le passé.

Soulignons que les traditions et superstitions dans le Condroz constituent un sujet intéressant auquel le PPNa pourrait s'atteler dans les prochains mois, notamment en sollicitant l'aide de ses membres.



Environnement : l'enfer, c'est aussi les autres

Il y a quelque chose de pathétique dans les batailles que nous menons, en Europe, pour prendre, à juste titre, notre part de la réduction des émissions de gaz à effet de serre et du recyclage des déchets. Pendant qu'ailleurs on utilise sans vergogne charbon et pétrole, on jette à la mer des déchets à l'infini, on gaspille l'eau et la nourriture. Ces pays produisent à bas coût des biens dont ils nous inondent, ruinant notre industrie, nos emplois, en même temps que notre environnement.

Même si nous, Européens, devenions écologiquement irréprochables avant 2050 (ce qui est loin d'être vraisemblable, aussi longtemps que l'Allemagne, la Pologne ou la République tchèque seront sur leurs trajectoires actuelles) ; même si, ce qui est parfaitement possible, l'Union européenne n'était plus émettrice à cette date de gaz à effet de serre ; même si nous recyclions tous nos déchets, même si nous ne gaspillions aucune ressource rare, même si nous adoptions les réglementations les plus exigeantes et si nous devenions tous vertueux dans nos vies personnelles ; et même si nous devenions positifs dans chacun de nos actes, cela ne changerait presque rien à l'évolution climatique de la planète, tant que la Chine, l'Inde ou les États-Unis n'en feront pas autant. Et tant qu'on n'aura pas préparé l'Afrique à en faire autant le jour venu.

Comment y parvenir, quand les États-Unis nous disent qu'ils sont maîtres chez eux et qu'ils n'ont pas d'ordre ni même de conseil à recevoir ? Quand d'autres pays, en Asie, en Amérique latine et en Afrique, refusent de nous entendre, au motif qu'on ne peut leur interdire de se développer juste pour notre bon plaisir. Et quand on les voit, les uns après les autres, créer des industries du même type que celles qui ont assuré la croissance de l'Europe des XIX^e et XX^e siècles.

Et pourtant, l'humanité ne sera pas sauvée par l'usage du vélo dans nos métropoles ni par l'installation massive d'éoliennes (chinoises) dans nos campagnes...

Jacques Attali, écrivain, président de la fondation Positive Planet.
Article paru dans le magazine "Le Vif – l'express" du 19 juin 2019.

La nature au jardin

Le moro-sphinx

Le moro-sphinx (photo de couverture) est un papillon particulier ; son corps est trapu et velu, un peu plus gros qu'un crayon, de couleur grisâtre. Il possède deux paires d'ailes : les postérieures sont brun roux avec un liseré plus foncé sur le bord, les antérieures sont de la même couleur que le corps. Il vole de fleur en fleur et les butine à l'aide d'une étonnante longue trompe qu'il déroule à l'approche des fleurs qu'il désire butiner.

Le plus surprenant est qu'il se comporte comme un colibri ; certains l'appellent d'ailleurs sphinx colibri. En effet, il butine les fleurs en vol stationnaire, il ne se pose pas. Sa trompe lui permet d'atteindre le nectar que ne peuvent butiner les autres insectes.

Il affectionne particulièrement les sauges et les lavandes, mais est très éclectique et ne dédaigne pas les fleurs de nos jardins et jardinières. C'est en vol stationnaire devant les surfinias de notre jardin que nous l'avons aperçu, pour la première fois, au cours de l'été 2018.

C'est un grand migrateur qui évolue dans une grande partie de l'Eurasie et de l'Afrique du Nord. Il a d'abord colonisé toute la France et est arrivé dans nos régions. En hiver, il réside uniquement dans les climats tempérés les plus chauds : Espagne, Italie, Turquie, Afrique du Nord. Il survit rarement l'hiver dans les contrées plus au nord, c'est pourquoi il migre pendant la saison froide vers l'Afrique du Nord. Lorsqu'il se déplace, il peut atteindre aisément les 40 km à l'heure.

La femelle pond environ 200 œufs qu'elle dépose, isolément, sur les bourgeons et les fleurs aux mois de juin et juillet en Belgique. La

chenille est d'abord vert pâle, rayée longitudinalement de jaune, puis elle devient marron en conservant ses rayures jaunes. Bien qu'ayant des habitudes diurnes, il est classé parmi les papillons nocturnes. ■

Notre histoire locale

Souvenirs de la Deuxième Guerre mondiale d'une Nandrinoise : Madame Odette Lamer

Madame Odette Lamer, épouse de François Gouverneur, est née route du Condroz le 24 décembre 1929 à Nandrin. Elle est la fille unique de Maurice Lamer et Hélène Lanoux. Dès l'évocation de ses parents, elle précise qu'elle aurait tellement aimé avoir un petit frère. Odette a fréquenté l'école communale de Nandrin, son institutrice était Madame Marchand-Godinasse. Elle rappelle que les filles et les garçons étaient séparés, tant en classe que sur la cour de récréation. Son papa était coiffeur, mais il a d'abord travaillé à la cristallerie du Val-Saint-Lambert jusqu'à la crise financière de 1929 quand il a alors perdu son emploi. Après avoir été domicilié à Yernée-Fraineux, il s'est installé à Nandrin, rue de la Gendarmerie, n° 1. Maison qu'habite encore à ce jour Odette. Ses parents l'ont fait bâtir vers 1930. Ses parents s'adressaient à elle en français, mais ils se parlaient en wallon de sorte qu'elle parle et comprend parfaitement notre dialecte. Elle estime d'ailleurs qu'il faut le protéger, car il fait partie de notre patrimoine. Elle s'est mariée en 1945 avec Monsieur François Gouverneur, fils de Joseph Gouverneur. Elle a perdu son époux il y a seize ans, il avait quatre-vingts ans. Ils ont eu un fils nommé Maurice, né en 1945 et malheureusement décédé en 1977.

A.M.- Évoquons des souvenirs, un peu dans le désordre. À quoi jouiez-vous quand vous étiez enfant ?

O.L.- Nous jouions à des jeux traditionnels : à cache-cache, à la marelle, à la corde à sauter, aux billes... mais j'aimais particulièrement jouer au football avec les garçons. Ils me désignaient toujours comme gardien de but ! J'avais évidemment une poupée, une seule.

A.M.- La religion jouait un grand rôle à votre époque, n'est-ce pas ?

O.L.- Oui, les villageois fréquentaient l'église, régulièrement. Et les enfants aussi. J'ai fait ma communion à douze ans ainsi que ma confirmation à Nandrin. Le doyen s'appelait Meerkers.

On organisait, chaque été, une procession dans le village, au départ de l'église. Le doyen marchait en tête du cortège, il portait le crucifix et était suivi par quatre personnes qui portaient un baldaquin sous lequel trônait une statue de la vierge Marie. Au passage de la procession, les villageois lançaient des pétales de fleurs (pivoine, marguerite des prés...). Cette procession avait lieu avant et après la guerre, jusque dans les années 50.

- Il y avait aussi deux fêtes foraines dans le village, en mai et en octobre. Les carrousels se plaçaient sur les places Boty et Musin. Ces fêtes ont aussi disparu fin des années cinquante.

A.M.- *Lorsque la guerre a éclaté, le pouvoir communal a-t-il pris des mesures particulières ?*

O.L.- Au début de la guerre, dès le deuxième jour, je crois que c'était un vendredi, on nous a invités à occulter les fenêtres de notre maison donnant sur l'extérieur.

A.M.- Qui était bourgmestre à cette époque ?

O.L.- Il s'appelait Armand Dizier. Il a toujours été parfait avec les Nandrinois. Certains lui ont injustement reproché d'avoir prêté un hangar aux Rexistes, mais il a aidé beaucoup de jeunes du village. Il leur a fait distribuer de fausses cartes d'identité afin de leur permettre d'échapper au travail obligatoire en Allemagne. Évidemment, les hommes devaient se cacher de crainte d'être dénoncés à la Kommandantur à Huy.

A.M.- Avant l'invasion de la Belgique, les gens évoquaient-ils la possibilité d'une guerre ?

O.L.- Depuis 1938, on ne parlait que du danger d'une nouvelle guerre. On sentait confusément que la menace se précisait.

A.M.- *Et pendant la guerre ?*

O.L.- Nous recevions des timbres de rationnement que nous devions obligatoirement échanger pour obtenir des denrées alimentaires auprès du même commerçant. Je me souviens qu'on pouvait obtenir 1 kg de sucre et, je crois, 250 g de beurre par mois.

A.M.- Y a-t-il eu des distributions publiques de nourriture ou de soupe, par exemple comme ce fut le cas à Sclessin. Cette distribution était organisée par les Allemands.

O.L.- Non, mais les fermiers du village offraient du lait aux écoles pour les enfants. On avait un bol et un adulte puisait le lait dans une grande casserole. Les plus pauvres ont reçu des sacs de 50 kg de charbon, distribués par la Commune.

- Après l'école primaire à Nandrin, j'ai fréquenté l'école des Sœurs de la Divine Providence à Flémalle, pour apprendre la couture. À l'époque, c'était la formation de base que recevaient les filles des gens simples. Dans cette école, nous recevions de la soupe aux pois, très épaisse et nourrissante.

A.M.- Y avait-il des fêtes organisées dans le village pendant l'occupation ?

O.L.- Non ! C'était peut-être interdit, mais des spectacles pouvaient être organisés au profit des prisonniers en Allemagne. C'étaient des pièces de théâtre en wallon. La recette permettait d'acheter, notamment de la laine que des villageoises utilisaient pour tricoter des chaussettes qu'on envoyait en Allemagne. Un jour, mon cousin, Maurice Leboutte, s'est rendu à un spectacle de théâtre en wallon à Villers-le-Temple, organisé à l'insu des Allemands. Mais ils ont été mis au courant et ont procédé à une raffle. Mon cousin a été emprisonné au fort de Huy, puis envoyé en Allemagne pour travailler dans une usine, à Düsseldorf.

A.M.- *La vie était moins facile à l'époque que maintenant, même avant la guerre ?*

O.L.- Oh oui ! Nous ne jouissions pas de toutes les commodités d'aujourd'hui. Nous avons eu l'électricité vers 1934 et l'eau alimentaire dans les maisons, vers 1950. Les gens devaient aller chercher de l'eau à la fontaine publique qui se trouvait sur la Place de Nandrin, où elle se trouve encore aujourd'hui. Il est bien regrettable qu'elle ne fonctionne plus aujourd'hui ! Chez nous, mes parents avaient fait venir un sourcier et nous avons pu bénéficier d'eau potable, ainsi que nos voisins d'ailleurs, grâce à un puits que nous avons creusé. De plus, nous disposions d'une citerne pour recueillir l'eau de pluie.

A.M.- *Quelle était l'attitude de l'occupant ?*

O.L.- En général, les Allemands se comportaient correctement. Je me souviens qu'un jour qu'ils passaient dans la rue de la Gendarmerie avec des chevaux qui tiraient des engins, ils nous ont offert du chocolat de la marque Aiglon. Ce qui m'a le plus frappée, c'était leur jeune âge et le fait que la plupart avaient les cheveux blonds.

A.M.- Les Allemands ont-ils procédé à des réquisitions ?

O.L. - Oui. Le premier jour de leur arrivée, ils ont réquisitionné des chambres pour les soldats chez l'habitant. Nous avons dû en héberger deux pendant une ou deux nuits. Pendant l'occupation, un jour, tout qui possédait un cheval, dans le canton, a été convoqué avec celui-ci, sur la place de Nandrin où les Allemands ont effectué un choix parmi les chevaux. Je me souviens très bien d'un monsieur d'Anthisnes qui pleurait parce que son cheval était réquisitionné. Son cheval aussi pleurait ! Enfin, les fermiers devaient livrer une certaine quantité de viande aux Allemands. Je me rappelle aussi que les Allemands ont décroché et emporté les cloches de l'église pour les faire fondre en vue de fabriquer leurs canons...

A.M. - *Quelle était l'attitude de la population nandrinoise ?*

O.L.- Les gens éprouvaient de la crainte, ils se taisaient. Leur souci principal était de se nourrir, se chauffer. Comme les gens de la ville, d'ailleurs qui venaient à la campagne afin de se procurer des denrées introuvables, ou très chères, dans les commerces. Les routes étaient parfois encombrées de vélos avec porte-bagages remplis de beurre, œufs, farine... Il y avait évidemment aussi ceux qui s'adonnaient au marché noir. Quand on apprenait que des Allemands se présentaient au carrefour de Quatre-Bras (ou ailleurs) l'information se répandait par le téléphone arabe. On veillait alors à rester chez soi. Beaucoup de gens originaires de Seraing sont venus s'installer à Nandrin parce que de nombreuses maisons avaient été détruites par les bombardements alliés qui visaient les ponts, notamment le pont du Val-Saint-Lambert parce qu'y passait une voie ferrée. Mais, manquant de précision, ils rasaient fréquemment les maisons avoisinantes.

A.M.- Vous souvenez-vous d'un événement particulier qui vous a mis, vous et vos parents, dans une situation angoissante ?

O.L.- Oui, sans aucun doute. Un jour, deux Allemands, vêtus d'un long imperméable en cuir, se sont présentés à la maison. Ils recherchaient mon cousin, Maurice Leboutte, qui s'était évadé d'Allemagne où il était travailleur obligatoire, à Düsseldorf. Les Allemands avaient été informés. La maison a été encerclée par des soldats. Mon futur mari était justement chez nous et ils ont d'abord cru qu'il s'agissait de mon cousin. Un prisonnier russe avait offert à mon cousin, une paire de bottes militaires allemandes parce qu'elles étaient trop grandes pour lui. En fait, ce Russe s'était échappé d'un train qui le transportait à Charleroi pour y travailler dans les mines de charbon. Le train s'était arrêté en pleine campagne. Le machiniste avait très certainement simulé une panne. Ce qui avait permis à des prisonniers de s'évader, dont ce Russe qui a disparu dans la nature. Malencontreusement, ces bottes, que nous avions bien cirées, se trouvaient sur la table dans l'arrière-cuisine quand les Allemands sont venus chez nous. Quand ils ont vu les bottes, la tension et l'angoisse ont fortement grimpé. Mais, mon futur mari leur a menti ; il a prétendu qu'il les avait achetées sur la Batte à un vendeur inconnu. Finalement, l'incident se termina bien, par lassitude d'un soldat plus âgé, mais les bottes furent emportées par les Allemands.

A.M.- Avez-vous été au courant de cas de *collaboration* avec l'occupant ?

O.L.- Je ne suis pas au courant de vraie collaboration grave. Quelques Nandrinnois ont collaboré, mais j'ignore ce qu'ils ont fait. Je sais que des femmes ont eu des liaisons amoureuses avec les Allemands... et les Américains. Il y en avait une, dont j'ai oublié le nom, qui fréquentait un soldat américain noir. Ces femmes étaient très souvent issues de milieux familiaux très pauvres. Il y a eu cette vieille dame demeurant à Quatre-Bras qui a écrit à la Kommandantur pour dénoncer des jeunes gens du village. Elle avait agi comme cela par rancune due à un différend familial à la suite d'un héritage. Mais, le facteur avait intercepté sa lettre et les Allemands ne l'ont donc jamais reçue. Pendant la guerre, les facteurs ont joué un rôle de résistance très important en interceptant le courrier destiné à la Gestapo. Beaucoup de Belges leur doivent une fière chandelle.

A.M.- **Y a-t-il eu des résistants à Nandrin ?**

O.L.- Oui. Mon mari, François Gouverneur, était membre d'un groupe de résistants agissant dans le Condroz. Ils s'occupaient de recueillir et prendre en charge les aviateurs dont l'avion avait été abattu dans la région. Avant notre mariage, il a fait de la résistance en France. Il a participé au relevé de la situation des bunkers le long de la mer en Normandie. Il a aussi été porteur de courriers secrets dans la région de Lyon où le responsable nazi Adolf Eichmann sévissait. Alors qu'il tentait de se rendre au Portugal afin de rejoindre l'Angleterre, il a été arrêté. Il avait rencontré des Français, dont un aviateur qui s'est avéré être pétainiste. Il a dénoncé tout le groupe à la police. Arrêté dans la région de Lyon, au Creuset, il a dû notamment déterrer des bombes non explosées larguées par les Alliés. Interrogé au sujet de sa présence en France, il a expliqué qu'il y était venu parce qu'il était amoureux d'une jeune fille française. Prétextant qu'il voulait revoir son père, il a été transféré à la prison de Saint-Gilles, à Bruxelles. Enfin, autorisé à rendre visite à son père, il n'est jamais retourné à Saint-Gilles et s'est caché à Nandrin et a repris son rôle de facteur au sein du groupe de résistants.

A.M.- Avez-vous le souvenir d'une action particulière des résistants locaux ?

O.L. - Oh, oui ! Particulière, dramatique et irresponsable ! Ce jour-là, deux jours avant l'arrivée des Américains, j'étais, avec maman, chez ma tante Zélie, qui habitait dans le hameau de La Vaux. Alors que nous retournions, à vélo, à la maison, nous avons aperçu des "résistants" s'embusquer près de l'endroit que l'on appelait "La Glissière" c'est-à-dire au carrefour de la route de Berleur et du Halleux. Ils étaient une douzaine et étaient armés. Ils nous ont tout de suite intimé l'ordre de partir. Sur le chemin du retour, un peu avant le métier à cercler du forgeron, il y avait un riverain, nommé Marcel Haydon, assis devant sa maison. Nous lui avons conseillé de se mettre à l'abri, car nous pressentions que quelque chose de grave allait se passer. Hélas, le lendemain, il a été pris dans la rafle organisée par les Allemands et exécuté, uniquement parce qu'il habitait non loin de l'attaque perpétrée par les soi-disant résistants. En effet, alors qu'un véhicule militaire allemand, décapoté, une sorte de jeep (un Kübelwagen VW) dans lequel étaient assis un officier et le chauffeur, roulait vers le centre du village, les hommes embusqués ont tiré et tué l'officier. Le chauffeur s'en est

tiré indemne et a continué son chemin, rue d'Esneux vers la place de Nandrin. Il est passé devant nous et nous avons pu apercevoir le passager affalé sur son siège. Le lendemain, vers 6 h 00 du matin, une colonne de véhicules camouflés de branchages est revenue sur le lieu de l'attaque. Cette colonne comprenait des engins blindés et des canons. Les Allemands ont canonné les maisons situées tout autour du hameau du Tombeu, donc aussi les maisons situées à l'entrée de l'actuelle rue des martyrs. Mais, les Allemands ne se sont pas contentés de détruire les habitations, ils ont arrêté six hommes, au hasard et les ont fusillés. Ils ont aussi tué deux personnes habitant dans le hameau de La Vaux. Il s'agissait de Sylvain Doumer et de sa tante. Il était sur le pas de sa porte et sa tante était assise dans la cuisine.

A.M.- Qu'ont pensé les villageois de cette action ?

O.L.- Nous avons été horrifiés et scandalisés par la barbarie des Allemands, mais nous étions aussi en colère contre les irresponsables qui avaient commis cette attaque irresponsable et complètement inutile puisque nous savions que les alliés allaient arriver. Ils sont arrivés deux jours plus tard, le jeudi 6 septembre.

A.M.- Avez-vous été au courant que certains Nandrinois cachaient des personnes recherchées par les Allemands ?

O.L.- Il semble bien que certains fermiers ont hébergé des juifs, la famille Brichaux par exemple qui habitait rue de Berleur. Comme cela était secret, on n'avait aucune certitude. Mais je sais que ces juifs ont été arrêtés. Sans doute ont-ils été dénoncés.

A.M.- Écoutez-vous la radio, notamment "radio Londres" ?

O.L.- Oui, même si c'était interdit. Mais, les émissions étaient très fortement brouillées par les Allemands. C'était parfois vraiment insupportable, mais le désir d'avoir des nouvelles nous aidait à supporter le brouillage.

A.M.- *Quand les Américains sont-ils arrivés ?*

O.L.- Peu avant l'arrivée des Américains, j'ai vu trois soldats allemands dont deux étaient installés dans un char léger auquel un troisième avait attelé sa moto dont la roue avant manquait.

O.L.- Une colonne américaine a descendu la rue de la Gendarmerie et est passée devant notre maison. Les habitants sont sortis de

leur maison et les acclamaient en agitant des drapeaux belges et américains confectionnés à la hâte. Une villageoise, Marguerite Prudhomme, a accueilli les soldats en s'étant entièrement habillée des couleurs nationales belges : une blouse rouge, une large ceinture jaune et une jupe noire. Je ne me souviens plus bien si c'était comme cela, mais elle arborait les trois couleurs nationales. Enfin, on était libérés. Nous étions tous soulagés. Toutefois, alors que les Américains progressaient sur la route du Condroz, il y avait encore des combats isolés entre des soldats allemands et des résistants dans le bois de Fraiture. Un homme qui était grimpé sur le clocher de l'église pour accrocher un drapeau belge à la tige du coq a été abattu par un tir provenant du bois de Soheit.

- Les Américains nous lançaient du chocolat, des oranges et du chewing-gum, chose que nous ne connaissions pas.

A.M.- *Et si nous évoquions brièvement votre vie après la guerre ?*

O.L.- En 1950, nous sommes allés au Congo belge où nous avons acheté, mon mari et moi, une petite maison dans la province orientale (Stanleyville), plus exactement dans l'Ituri où mon mari a continué à exercer son métier de photographe. Le patelin s'appelait Nioka.

A.M.- Que pouvez-vous nous dire de l'année 1960 quand le Congo est devenu indépendant ?

O.L.- Mes parents, qui étaient au Congo avec nous, sont rentrés en Belgique avec notre fils afin qu'il puisse continuer ses humanités. Nous avons vu tous les fonctionnaires belges partir. Nous sommes restés, mais nous vivions dans la peur. Les noirs demandaient comment l'indépendance allait venir : en avion ou en bateau et aussi combien de temps elle resterait. Ils ont alors commencé à confisquer tout ce qu'ils pouvaient.

- En 1964, à cause de la rébellion de l'ANC (armée nationale congolaise), je suis rentrée en Belgique pendant huit mois, mais mon mari est resté au Congo. Nous étions obligés de rester chez nous, prisonniers à résidence. Les voitures ont été confisquées. Les soldats ont tout pillé. Quand nous sommes rentrés à Nioka, tout ce qui pouvait être emporté dans notre maison a été emporté. Ce furent des événements extrêmement dramatiques et la vie était très difficile, car les denrées alimentaires étaient soit très rares, soit très chères. Les noirs étaient très malheureux, ils ne trouvaient

plus rien : huile, savon, pétrole... Heureusement, nous étions quand même loin de Stanleyville. Nous avons été libérés par des mercenaires, notamment sud-africains.

- Je me souviens d'un cas douloureux. Un père de famille est devenu fou tellement il était dévoré par la peur, car il avait cinq filles et il redoutait qu'elles soient violées par les soldats de l'ANC. Les rebelles faisaient des raids la nuit, puis se réfugiaient au-delà de la frontière, en Ouganda. Je me souviens que trois colons qui habitaient dans les environs de chez nous ont été tués. Mon mari les a enterrés avec l'aide de noirs pacifiques.

- Tout au long de ces années, nous n'avons pas cessé d'être tourmentés par le désir de rentrer au pays. Nous vivions dans l'indécision.

A.M.- Quand êtes-vous rentrés en Belgique ?

O.L.- En 1970. Nous nous sommes installés à Tilff où nous avons ouvert un commerce de photographie qui a bien prospéré.

A.M.- Madame Lamer, je tiens à vous remercier très chaleureusement pour l'accueil que vous m'avez accordé, pour le temps que vous avez accepté de consacrer à notre enquête, et par conséquent à la préservation de souvenirs qui constituent un patrimoine historique à transmettre aux générations futures.



Environnement général

Recyclage

Si nous ne pouvons éviter les emballages, nous pouvons toutefois nous efforcer de les recycler autant que possible. Grâce à de nouvelles technologies, de plus en plus de matériaux peuvent être recyclés. Mais le recyclage n'a de sens que si un marché de réemploi des matières recyclables existe durablement. Sinon cela n'a guère de sens d'effectuer une collecte sélective en vue d'un recyclage si de nombreux produits ne peuvent être fabriqués au départ des matériaux obtenus.

Le recyclage doit aussi offrir un avantage effectif pour l'environnement. En effet, certains types d'emballage nécessitent pour

leur recyclage un énorme processus d'épuration. La consommation d'eau qu'ils nécessitent pèse lourdement contre les avantages environnementaux. Le recyclage se doit donc d'être économiquement responsable. Les coûts engendrés par le recyclage doivent être pris en considération par rapport aux avantages réalisés pour l'environnement. Cet aspect financier dépend de la nature des matériaux recyclés.

Un des types d'emballage qui répond à cette préoccupation est l'emballage métallique. Les cannettes de bière ou de sodas, les boîtes de conserve, les barquettes en aluminium, les couvercles et bouchons en métal, les aérosols pour laque, déodorant, "bombes" pour crème fraîche peuvent tous être avantageusement recyclés pour fabriquer de nouveaux emballages ou même des composants d'appareils électriques, de voitures ou de vélos.

Comment procède-t-on au recyclage des emballages métalliques ?

Un tri est d'abord effectué à l'aide d'aimants. L'acier est séparé de l'aluminium. Ce dernier reçoit une charge magnétique spécifique qui permet la séparation. L'acier et l'aluminium sont broyés et raffinés en fine mitraille que l'on traitera dans des fours. L'acier est transporté dans une aciérie tandis que l'aluminium est traité dans une fonderie spécialisée.

En règle générale, la mitraille d'acier est ajoutée à de la fonte en fusion, à hauteur de 40 % dans un haut fourneau. Certaines aciéries munies de fours électriques peuvent faire fondre la mitraille et recycler l'acier à 100 % sans devoir le mélanger à la fonte. Quant à l'aluminium, il est fondu dans des fours spéciaux. L'acier est coulé en forme de lingot ou de cylindre ; l'aluminium l'est en forme de lingot. L'aluminium et l'acier peuvent être recyclés indéfiniment sans perte de qualité. À tel point que, actuellement, environ 30 % de l'aluminium produit mondialement provient du recyclage, aussi incroyable que ce soit, de 75 % de l'aluminium produit depuis 1888.

Les métaux sont alors réutilisés dans toutes sortes d'applications : dans la construction, l'emballage, etc. Ainsi, on retrouve l'acier partout, du rasoir à l'ossature métallique des gratte-ciel, de l'appareil à café aux immenses grues soulevant des conteneurs. Beaucoup

d'emballages sont en acier, par exemple les boîtes de conserve de l'industrie alimentaire, les sprays pour déodorants, les fûts destinés à l'industrie et même dans les ustensiles médicaux.

Cependant, c'est l'aluminium qui est le plus populaire dans le secteur de l'alimentation ; cannettes pour boissons, plateaux pour plats préparés ou "bombes" pour crème fraîche, etc. L'aluminium est aussi utilisé dans le secteur de la construction, notamment pour les fenêtres bien que cet usage soit maintenant nettement plus limité. Ce matériau est fortement employé dans l'industrie automobile où la réduction du poids des véhicules joue un grand rôle au niveau de la consommation des moteurs à explosion. L'aluminium est souvent aussi utilisé dans la fabrication des appareils domestiques et culinaires de même que pour les pigments métalliques de certaines peintures.

Il faut aussi mentionner que le recyclage permet des économies d'énergie importantes. En effet, le recyclage de l'acier exige 85 % d'énergie en moins que pour le produire. Pour l'aluminium, ce taux monte même jusqu'à 95 %. Moins de consommation d'énergie signifie moins de production de CO₂ ce qui n'est pas négligeable dans la lutte contre les gaz à effet de serre.

Saviez-vous que ?
19 000 boîtes de conserve = 1 auto
670 cannettes = 1 vélo

Vie de l'Association

Barbecue traditionnel du PPNa

Contre toute habitude, le barbecue organisé par le PPNa s'est tenu, cette année, en début du mois d'août. Comme (quasi) chaque année, le beau temps fut encore de la partie. Pas de pluie et surtout pas de canicule ! Bref, nous avons échappé aux méfaits possibles de la météo.

L'ambiance conviviale, selon la formule éminemment traditionnelle, était bien au rendez-vous et le menu proposé aux convives fut largement apprécié. Soulignons que les organisateurs

font un exercice financier extraordinaire pour offrir un véritable menu, bien loin du banal pain/saucisse pour un prix vraiment modeste, surtout comparé aux prix pratiqués par d'autres. Évidemment, les objectifs sont sans doute différents.

Que les dames, qui ont participé activement à cette réussite, soient chaleureusement remerciées. Sans elles, ce ne serait simplement pas possible. À tous ceux qui nous ont accordé leur aide pour l'installation et le rangement des installations, le conseil d'administration du PPNa présente ses vifs remerciements.

Il nous tient à cœur de rappeler que cette rencontre festive est organisée afin de rencontrer les membres de notre association. Malgré le succès incontestable de cette "action du PPNa", on peut regretter l'absence de certains membres. Dommage pour nous... et pour eux !



Découverte de la réserve naturelle de Roncine

À l'initiative de notre vice-président Claude Delbrouck, le guide nature, Frédéric Degrave a piloté une petite quinzaine de membres du PPNa à travers la réserve naturelle de Roncine. Celle-ci est située à Fraineux, au bas du chemin appelé "Le Ropa", rue de la Chapelle.

Le guide nous a dispensé des informations passionnantes tant sur la flore que la faune qui peuple cette réserve achetée (et gérée)

par Natagora. Signalons que le PPNa a contribué financièrement à l'achat de ces 13,5 hectares par un don d'une centaine d'euros.

Cette visite commentée a ravi tous les participants, en particulier la découverte inattendue des étangs où l'on put admirer les jolies petites grenouilles vertes et les nombreuses libellules.



Balade de l'automne

Quand :

le dimanche 27 octobre 2019 à 14 h.

Lieu : Comblain-au-Pont.

Guide : Ernest Coenen.

Rendez-vous : à 14 h, place Ovide Musin à Nandrin, en face de la pharmacie "Lion".

Public cible : ouvert à tous.

PS : en cas de fortes pluies, la balade sera reportée à une date ultérieure



Balade de l'été à Pair, 25 août

"De tous les Condrusiens, ils ont été les plus braves". Comme dans la citation de Jules César, nous ne précisons pas pourquoi. Ce fut une épreuve d'endurance, de résistance entreprise, non plutôt subie par une quinzaine de membres du PPNa. Alors que le thermomètre grimpe allègrement jusqu'à 30 degrés à l'ombre, le groupe de marcheurs s'est étiré sur quelque six kilomètres sous un soleil de plomb. Pas sûr que ces marcheurs ont vraiment admiré les paysages champêtres d'après moisson ni le splendide panorama des hauteurs de Pair.

Il faut avouer que le guide (c'était moi !) avait manifestement fortement oublié (et donc minimisé) la déclivité de la route menant à Bende ! Aussi, c'est harassé, accablé par la chaleur que le groupe s'est installé, affaissé aux tables agréablement disposées sous les magnifiques tilleuls multi-centenaires qui agrémentent si joliment la place de Pair.

Le verre traditionnel de rosé, très frais, offert par l'association, fut sublimement apprécié par chacun. C'est seulement vers 18 h 00 que, quelque peu (en fait fort peu) revigoré, chacun regagna ses pénates. Encore une journée qu'on n'oubliera pas de si tôt !

